

Espagne : le télégraphe avant la lettre

Gilles Multigner
POSTELHIS

*La patronne de la Sologne est Sainte-Montaine.
Sans doute fille rejetée de Pépin le Bref, les Solognots
l'ont adoptée alors qu'elle n'était, selon la légende,
plus qu'une pauvre pastourelle au service d'une fermière
acariâtre. Bien entendu sa fontaine* guérit tous les maux
possibles [...]. Son pèlerinage est célébré le lundi de Pentecôte [...]*
(Gérard Boutet, *La petite histoire de Sologne & de ses alentours*, 1979, p. 97).

AVANT-PROPOS

La péninsule ibérique et les archipels relevant de la souveraineté espagnole, au long et au large de son territoire, mais surtout du littoral méditerranéen, sont parsemés de constructions plus ou moins isolées, plus ou moins hautes, plus ou moins délabrées. Souvent on ne peut parler que de vestiges ou même d'emplacements, car nombre d'entre elles ont disparu ; leur existence, qui parfois remonte au-delà de deux millénaires, étant attestée par les sources documentaires.

Il s'agit de bâtiments qui reçoivent les noms les plus divers et que l'on peut regrouper sous le dénominateur commun de « tours de surveillance », ce qui n'exclut pas pour autant la qualification de « tours de défense », fonctions fréquemment partagées, à parts égales ou en différentes proportions.

L'intérêt que représente cette communication se trouve, à mon avis, dans deux considérations d'ordre, respectivement, quantitatif et qualitatif. Le dernier inventaire dressé par la Asociación Española de Amigos de los Castillos (Association espagnole des amis des châteaux) fournit le chiffre de 10 268 structures de défense et contrôle du territoire ou, plus couramment, châteaux en Espagne, dont 3 140 correspondent à des « tours ».

Ceci, première considération, semble vouloir démontrer que *Lors feras chastiaus en Espagne*⁽¹⁾, n'était pas si chimérique que ça et que, malgré Pasquier, ils ne seraient pas tous disparus...

Du point de vue qualitatif, tandis que la défense implique action, la surveillance renferme la notion de communication, ne serait-ce que pour passer à l'action.

C'est sur ce point que je souhaiterais m'attarder. La dimension défensive a fait l'objet de nombreux, et remarquables, ouvrages, outre les monographies, articles et blogs qui peuplent la toile. Par contre, l'information et sa transmission n'ont pas mérité une analyse systématique ; ce n'est pas le but poursuivi dans la communication (à double titre...) proposée, dont l'intention est plus modeste : celle de projeter

(*) Considérée comme miraculeuse, car elle réussit à ramener de l'eau dans le panier d'osier que la fermière lui avait confié avec malveillance en remplacement de la cruche que Montaine avait cassée en trébuchant.

(1) Vers 2442 du *Roman de la Rose*, d'où l'expression « bâtir des châteaux en Espagne ». D'après l'humaniste, historien et magistrat français, Étienne Pasquier (XVI^e siècle), il était vain de chercher des châteaux dans ce pays, du fait de leur destruction pour éviter que les envahisseurs maures s'y installent.

un aperçu historique d'ensemble sur des bâtisses, des institutions, des règlements et des méthodes qui ont devancé la télégraphie Chappe en France ou les réseaux de Lerena et de Mathé en Espagne.

UN PETIT TOUR AUTOUR DES TOURS

Pour mieux situer le lecteur, ce parcours de l'histoire à grands traits est distribué en six étapes (qui parfois se chevauchent), ci-après :

- I – Époque préromaine (Ibères, celtibères, phéniciens, carthaginois, grecs) ;
- II – Hispanie romaine (218 av. J.-C. – début Ve) ;
- III – Hispanie wisigothique (414-711) ;
- IV – Ère musulmane et reconquête (711-1492) ;
- V – Espagne moderne (XVI-XVIII^e) ;
- VI – Espagne contemporaine.

I – ÉPOQUE PRÉROMAINE

Nombreux ont été les peuples qui ont habité ou bien établi des colonies ou des comptoirs avant, et pendant, la romanisation de la péninsule ibérique. Parmi eux, les Ibères et les Carthaginois, les premiers à être directement concernés par ce sujet, ainsi résumé dans les propos de Pierre Moret (1990, p. 24 & 34) :

De petites

enceintes fortifiées, appelées «tours» par Tite-Live, mais qui pouvaient certainement abriter un habitat, existaient au III^e siècle av. J.-C. dans une grande partie de l'Espagne, particulièrement dans le Nord-Est et dans le Sud-Est. Elles étaient bâties sur des hauteurs, permettaient la surveillance du territoire et avaient été conçues, si l'on en croit Tite-Live, pour se défendre contre les bandits. Les deux belligérants les utilisèrent à l'occasion de la seconde guerre punique. Rien n'indique, en revanche, que les Carthaginois aient créé en Espagne leur propre réseau de tours de guet ou de fortins. Rien ne le dément non plus ;

— Les tours de guet

Je mets à part sous cette dénomination les enceintes les plus petites, celles dont la superficie ne dépasse pas 100 m². Elles forment un groupe relativement individualisé, offrant les dimensions normales d'une tour militaire, mais très minoritaire au sein du corpus étudié⁸⁴. Il est probable qu'elles ont eu une fonction de surveillance et ce serait donc à elles que se réfèrent les sources littéraires de la République et du Haut-Empire, analysées en son temps par García y Bellido⁸⁵.

Autrement dit, et bien que l'interprétation du vocable « tour » (du latin *turris-is*) est large et équivoque, rien n'empêche que les, ainsi dénommées par Pline, *tours d'Hannibal*, fussent auparavant des petites forteresses ibères dont la mission était d'assurer la surveillance, plus tard utilisées non seulement par le général carthaginois mais aussi par ses adversaires.

Cependant, cette opinion ne fait pas l'unanimité, ainsi que l'on peut le constater en comparant les différents travaux de García Bellido (1945), Fortea & Bernier (1970), Corzo (1975), Carrillo (1998) et Berrocal (2004), entre autres.

Quoiqu'il en soit, au-delà des sources historiques et littéraires, et des vestiges classiques et moyenâgeux (tels que la Torre del Molino, à Caudiel, Castellón) qui se réclament de cette appellation, les fameuses tours demeurent dans l'incertitude.

II – HISPANIE ROMAINE

Outre Tite Live, déjà cité par rapport à ces dernières, et de qui nous tenons les premiers renseignements sur l'existence d'un réseau de communication en Hispanie : « *Multas et locis altis positas*

turres Hispania habet, quibus et speculis et propugnaculis aduersus latrones utuntur» [L'Espagne a beaucoup de tours placées sur des hauteurs, dont on se sert et pour le guet et pour la défense contre les pirates. Comme ce fut de là qu'on aperçut d'abord les vaisseaux romains, on les signala à Hasdrubal⁽²⁾], les auteurs latins nous rapportent plusieurs témoignages. Ainsi Appien⁽³⁾, qui relate la transmission de signaux au moyen d'un code élémentaire :

<p>καὶ εἰκοσι στασιοὶ ἡ οὐ τοῦ χαρακώματος, ὑπερ το δικλάσιον. Καὶ τοῦτο διηγεῖτο πᾶν οἱ κατὰ μέρος ἕκαστον. Καὶ προείρητο, εἴ τι ἐνόησαν οἱ πολέμιοι, σημεῖον ἐξείρειν, ἡμέρας μὲν, φοινικίδα ἐπὶ δόρατος ὕψηλοῦ, νυκτὸς δὲ, πῦρ· ἵνα τοῖς δεομένοις ἐπιθέοντες αὐτοὺς τε καὶ Μάξιμου ἀμύνειν. Ὡς δ' ἐξείργαστο πάντα</p>	<p>valli autem plusquam duplo major. Ac totum hunc ambi- tum per partes distribuere Scipio opus facientibus : man- dalumque erat, si quis tumultus ab hostibus oriretur, signum attolleret, interdiu pannum rubrum ex longa hasta pen- dentem, noctu ignem; ut celeriter ipse cum Maximo fratre, ubi opus esset, auxilio accurreret. Toto opere perfecto, Ita</p>
---	--

Tout cet espace fut soigneusement réparti entre les divers groupes et il [Publius Cornélius Scipion, dit l'Africain] donna l'ordre, si l'ennemi attaquait à un endroit quelconque, de le lui signaler en levant un drapeau rouge sur une longue lance pendant la journée ou par un feu s'il faisait nuit, de sorte que Maximus ou lui pût venir en aide à ceux qui en avaient besoin.

Information qu'il aurait puisée d'un opusculé (dixit Cicéron) de Polybe [208-127 av. J.-C.]. Cet historien grec aurait perfectionné le système de signalisation de Cléomène et Démocrite (Histoires, X, 45-47), à la suite de sa participation, aujourd'hui mise en doute, au siège de Numance.

À propos du *Siège de Numance*, tragédie écrite en 1585 par Miguel de Cervantès, et à l'occasion, en cette année 2016, du IV^e centenaire de sa mort, rappelons que dans la préface de ses *Nouvelles Exemplaires*⁽⁴⁾ l'auteur de *Don Quichotte* traçait son autoportrait littéraire :

celui que vous voyez avec un visage long, des cheveux châtains, un front uni & ouvert, des yeux vifs, & gais, un nez aquilin, mais bien proportionné, la barbe de couleur d'argent, qui, il y a vingt ans, étoit de couleur d'or, des moustaches longues & bien fournies, la bouche fort petite, peu de dents, puis qu'il n'en a que six encore fort mal conditionnées & plus mal arrangées; n'ayant aucun rapport l'une avec l'autre; la taille médiocre, ni grande ni petite, le teint vif plus blanc que brun; un peu vouté, & la marche pesante.

Autoportrait qui servira vraisemblablement de référence à l'auteur de la toile qui a remplacé le portrait original, aujourd'hui disparu, peint par Juan de Jáuregui.

Pour en revenir aux écrivains latins, les tours de surveillance ne passent pas inaperçues à l'auteur de *De bello hispaniensi* : « *Hic etiam propter barbarorum crebras excursiones omnia loca quae sunt ab oppidis remota, turribus et munitioibus retinentur, sicut in Africa; rudere, non tegulis teguntur. simulque in his habent speculas et propter altitudinem late longaeque prospiciunt* » [Outre cela, on a été forcé, à cause des fréquentes incursions des Barbares, de munir de châteaux et de tours tous les lieux éloignés des villes ; ils sont, comme en Afrique, recouverts de ciment et non de tuiles ; et l'on y a placé des guérites qui, grâce à leur élévation, permettent à la vue de s'étendre au loin⁽⁵⁾] et de *De bello africo*, ouvrages fréquemment attribués à César : « *In hoc iugo colles sunt excelsi pauci, in quibus singulae turres speculaeque singulae*

(2) LIVE (Tite) (59 av. J.-C.–17), *Ab urbe condita* (28 av. J.-C.–17), XXII, 19, 6. Épisode 2^e guerre punique (217 av. J.-C.).

(3) APPIEN (c. 95-c.165), *De rebus hispaniensibus* (VI, XV, 90). Siège de Numance: 134-133 av. J.-C.

(4) Version traduite en français par l'abbé S. Martin de Chassonville, parue à Lausanne et à Genève en 1744.

(5) INCERTI AVCTORIS *DE BELLO HISPANIENSI LIBER/CÉSAR ?* (Jules César : 100-44 av. J.-C.) Événements : 45 av. J.-C.) Campagnes César Hispanie : 49-45. Publication : 40). [8] 3.

perveteres erant collocatae, quarum apud ultimam praesidium et statio fuit Scipionis » [Il s'en détachait quelques collines assez hautes sur lesquelles on avait bâti anciennement des tours isolées et des postes d'observation, dont le dernier était occupé par Scipion⁽⁶⁾].

Néanmoins, ce sera Pline qui tiendra la vedette. Avec les tours soi-disant puniques : « *multis hoc cognitum experimentis, in Africa Hispaniaque turrium Hannibalis, in Asia vero propter piraticos terrores simili specularum praesidio excitato, in quis praenuntios ignes sexta hora diei accensos saepe conpertum est tertia noctis a tergo ultimis visos* » [Beaucoup d'observations en témoignent : en Afrique et en Espagne les tours d'Hannibal, en Asie des constructions semblables destinées à donner l'alarme en cas d'invasion des pirates, ont montré plus d'une fois que les feux des signaux de la première tour, allumés à la sixième heure du jour (au milieu de la journée), ont été vus à l'autre extrémité de la ligne à la troisième heure de la nuit⁽⁷⁾] apparemment construites en pisé...

« *quid? non in Africa Hispaniaque e terra parietes, quos appellant formaceos, quoniam in forma circumdati utrimque tabulis inferciuntur verius quam struuntur, aevis durant, incorrupti imbris, ventis, ignibus omnique caemento firmiores? spectat etiam nunc speculas Hannibalis Hispania terrenasque turres iugis montium inpositas* » [Hé quoi ! n'y a-t-il pas en Afrique et en Espagne des murailles de terre, dites murailles de forme, parce qu'on les jette en moule entre deux parois, plutôt qu'on ne les construit ? Elles durent pendant des siècles, inattaquables à la pluie, au vent, au feu, et plus solides que tous les ciments. L'Espagne voit encore les guérites d'Hannibal et les tours de terre (II, 73) placées sur le sommet des montagnes⁽⁸⁾].

Écrit à l'aube du déclin de l'empire romain d'Occident, le traité de Végèce sur la tactique militaire fournit, dans un contexte intemporel quelques renseignements sur les signaux utilisés par l'armée.

Quels sont les différents signaux militaires.

[...] par le feu pendant la nuit, et par la fumée pendant le jour, deux armées s'informent réciproquement de bien des choses qu'elles ne pourraient se faire savoir autrement. On place quelquefois au haut des tours d'une ville ou d'un château, des espèces de solives ; et en les élevant ou les baissant, suivant qu'on en est convenu avec des troupes amies, on les informe de ce qui se passe dans l'endroit où l'on est⁽⁹⁾.

Signorum militarium quanta sint genera

similiter si diuisae sint copiae, per noctem flammis, per diem fumo significant sociis quod aliter non potest nuntiari. Aliquantum in castellorum aut urbium turribus adpendunt trabes, quibus aliquando erectis aliquando depositis indicant quae geruntur.

Le dernier paragraphe de ce petit chapitre du troisième livre permet d'établir un rapprochement avec les tourelles d'observation (*castella*) reprises au début du fût de la colonne Trajane⁽¹⁰⁾, où l'on apprécie (figure 1) les torches allumées à l'extrémité des trabes, poutres ou solives, levées au premier étage.



FIG. 1.

(6) INCERTI AVCTORIS *DE BELLO AFRICO* LIBER/CÉSAR ? (Évènements : 45 av. J.-C. Campagnes César Afrique : 46. Publication : 40). [37], 5.

(7) GAIUS PLINIUS SECUNDUS, DIT PLINE L'ANCIEN (23-79). *Histoire Naturelle*, II, 71. Évènements 2^e guerre punique (218-201 av. J.-C).

(8) PLINE, *H.N.*, XXXV, 14.

(9) FLAVIUS VEGETIUS RENATUS, *Epitoma institutorum rei militaris*, c. 383-450. III, 5.

(10) Consacrée le 12 mai 113 pour commémorer les guerres daciques. La scène reproduite correspond à la première, année 101. Tourelles d'observation ou *castella*, avec des torches allumées au premier étage.

Cependant, et malgré les dires de Chappe l'Aîné (1840, 29) et de Belloc (1894, 18), aucune référence ne laisse supposer qu'un tel système, qu'il s'agisse de feu ou de fumée, fût installé ou utilisé en Hispanie à l'époque romaine.

Avant de poursuivre ce parcours, aux portes de l'étape historique suivante, il serait bon de faire la synthèse des facteurs de communication maniés implicitement ou explicitement jusqu'à présent. Rien de mieux, à mon avis, que le schéma dressé par René Rebuffat dans son ouvrage de référence (1978, 836) :

« L'examen du télégraphe Chappe aide donc à bien distinguer les éléments constitutifs d'un télégraphe optique. Il faut :

- *un appareil de signalisation ;*
- *un système de relais ;*
- *un code ;*

Cet ensemble ne pouvant fonctionner correctement que grâce à une administration spécialisée.

Les systèmes évoqués jusqu'ici semblent plutôt élémentaires : ils se composent d'une infrastructure surélevée, d'où, à l'aide de foyers d'ignition producteurs de flammes ou de fumée, ou de tout autre moyen, une vedette prévenait un ou plusieurs destinataires d'un événement plus ou moins prévu, grâce à un signal ou des signaux convenus au préalable (code), dans le cadre d'une organisation préexistante à vocation militaire. Il faut reconnaître, toutefois, dans leur simplicité, que l'on retrouve tous les éléments décrits par Rebuffat et qu'il en sera ainsi jusqu'à l'avènement du télégraphe aérien, optique ou visuel, à la fin du XVIII^e, début du XIX^e siècle, en France et dans les pays voisins.

III – HISPANIE WISIGOTHIQUE

Les invasions barbares (Vandales, Alains, Suèves, Byzantins et, finalement, Wisigoths) ne laisseront guère de traces dans le domaine de la communication. Aucune qui ne soit parvenue à ma connaissance au cours de mes recherches, si ce n'est l'existence dans la région de La Vera, province de Cáceres, en Estrémadure, d'une tour de surveillance (figure 2), presque cachée par la végétation, dans un petit village qui porte le nom de Torremenga. Son origine étymologique dériverait justement de « Torre Menguada », c'est-à-dire « tour diminuée ». D'après les renseignements glanés dans la toile (<http://venalavera.es/blog/torremenga-de-la-vera/>, <http://www.torremenga.es/index.php/quienes-somos>) parmi les différentes théories avancées, celle qui semble vouloir s'imposer la situe à l'époque wisigothique.

IV – ÈRE MUSULMANE & RECONQUÊTE

L'année 711 marque le début de la présence arabe en Espagne qui s'étendra jusqu'à la prise de Grenade, le dernier reliquat du royaume nazari, en 1492. La surveillance du territoire, autant de la part des musulmans que des chrétiens, est à l'origine de maintes et différentes constructions dans ce but, ainsi que de nombreux dispositifs et règlements. Le lecteur trouvera en annexe un recueil de termes et de toponymes qui remontent à cette époque.

La surveillance porte sur les frontières intérieures et sur le littoral méditerranéen. Le littoral septentrional, plus escarpé, et baigné par la mer Cantabrique, bien que soumis après la chute de l'empire romain à différentes incursions et razzias (pirates vikings et normands qui ravageront, entre le IX^e et le XI^e siècle, le périmètre péninsulaire – depuis le pays basque jusqu'à la Catalogne et plus haut, en passant par la Galicie, côtes portugaises, Séville et les Baléares, entre autres ; et corsaires basques aux XV^e et XVI^e siècles...) est moins vulnérable.



FIG. 2. Photo Gilles Multigner.

Surveiller et prévenir

La piraterie et la course sont indissociables de l'histoire de Mare Nostrum. En 67-66 av. J.-C., les pirates ciliciens sont refoulés par Pompée qui rétablit la communication avec l'Hispanie. Au III^e siècle, avec la décadence de Rome, on assiste à une reprise qui se poursuit sous les Wisigoths et pendant l'émirat de Cordoue (756-929).

Les premières *maharis* ou *atalayas* d'al-Andalus remontent au IX^e siècle, pour combattre les attaques normandes (840-860) [Torremocha/Sáez], et parfois mettent à profit d'anciennes structures romano-byzantines [Victoria]. L'itinéraire des *maharis* aurait été le suivant : Grèce classique – Islam – al-Andalus, via Byzance [Joan Vernet]. D'après Juan Temboury, les *masout* (pluriel de *masua*), signaux de fumée ou de feu employés habituellement en Israël, auraient été importées en Hispanie par les Phéniciens et Carthaginois, d'ascendance sémite ; tandis que ce seraient les musulmans qui, au IX^e siècle, auraient modernisé autant le système que l'organisation de cette surveillance, sous le nom de tours *almanara* (illuminer), par la suite *almenar* et *almenara*.

L'insécurité se dissipe sous le Califat (929-1031), pour resurgir aux XIII^e et XIV^e siècles avec la piraterie et la course nazarí et aragonaise [Torres Delgado]. Après une période d'accalmie, on assiste, vers la fin du XV^e siècle, à la relance des razzias et du rançonnement nord-africains, du fait, entre autres, de la suppression des patrouilles côtières. Le 30 juin 1492, les Rois Catholiques, pour éviter le contact avec les barbaresques, obligeaient les mudéjares à s'éloigner une lieue de la côte, interdiction qui mènera à des transactions qui fixeront l'établissement d'une taxe destinée à subventionner une garde côtière en échange de la permanence dans leur lieu de résidence... [Temboury, López de Coca].

De son côté, Antonio Campos Pardillos (2013, 02) résume en gros traits et en fonction de la puissance dominante, des routes commerciales et des pactes de non-agression, les différentes sortes de course, du XIII^e au XVII^e siècle :

- a) course chrétienne (aragonaise) jusqu'à la fin du XIII^e siècle, particulièrement entre 1295 et 1309 (puissance d'Aragon sur l'Afrique du Nord) ;
- b) course musulmane : accroissement au XIV^e siècle (1310-1330, essor de la flotte nazarí face aux intérêts d'Aragon qui penchaient, économiquement, vers l'Italie. Diaz Borrás parle d'affrontement Chrétienté-Islam en mer ;
- c) course alternative (chrétienne et musulmane) au XV^e siècle ;
- d) course « anti-aragonaise » (musulmane, provençale et génoise) ;
- e) course chrétienne, sur une petite échelle, surtout défensive, pour contrer les expéditions reprises à l'alinéa suivant ;
- f) course barbaresque nord-africaine pendant le XVI^e siècle.

Nous retrouvons donc, au long et au large de ce qui est aujourd'hui l'Espagne, des tours musulmanes, puis chrétiennes, qui présentent l'aspect suivant :

- cylindriques ou prismatiques quadrangulaires ;
- construites en pisé, en pierre, ou mixtes ; de 10 à 12 m de hauteur, en moyenne ; de 5 à 6 m de diamètre ou de côté ; dont l'accès, moyennant une échelle lancée de l'intérieur, est situé à environ 1,5 ou 2 m de hauteur ; composées d'un rez-de-chaussée (!), fréquemment au-dessous du niveau du sol, de 2 ou 3 étages et d'une plateforme supérieure pour les feux ; d'escaliers intérieurs et souvent d'une cheminée pour la fumée ;
- la distance entre les tours varie entre 1 et 2 lieues (5,5/11 km). Sans oublier que les signaux s'observent à l'œil nu...
- combustible : sparte, paille (sèche, humide).

Il serait bon de préciser ici la différence entre *almenara* et *ahumada* ; le premier est un signal produit avec des flammes, qui s'utilise la nuit, alors que le second est un signal de fumée employé pendant qu'il fait jour. Tandis qu'au cours du temps l'*almenara* est devenue, en sus du feu lui-même, la position depuis laquelle on émet le signal, l'*ahumada*, a conservé son sens strict de signal. Ceci étant, et tel comme le souligne Romeo López (1990, 1996), une tour est largement insuffisante pour transmettre à une distance considérable, mettons deux lieues, et de façon qu'il soit nettement perceptible à l'œil nu, un signal plus complexe, composé, par exemple, de 5 *ahumadas* (tel le cas documenté sur lequel je reviendrai ci-après) qui exige une séparation entre foyers d'environ 8 m (4 x 8 = 32 m). D'où le recours à des élévations naturelles (voire artificielles !) du terrain suffisamment étendus.

Le terme *alimara*, apparemment synonyme d'*ahumada*, me semble par contre plus confus, appliqué à des signaux tantôt émis le jour, tantôt la nuit ; tantôt du sommet d'une *atalaya*, tantôt de celui d'une tour...

Les tours des figures 3 (Torrelodones, Madrid, restaurée en 1930) et 4 (vestiges de La Torrecilla, camp de tir militaire El Palancar, Sierra de Hoyo, Madrid), semblables et proches l'une de l'autre, érigées entre le IX^e et le XI^e siècle sont un bon exemple de tours de guet des territoires frontaliers, construites par les Arabes.

Le 6 mars 1405, Henri III de Castille, alors à Ségovie, apprenait la naissance (à Toro, à 40 km de là) de son fils (Jean II) par 5 *ahumadas*, d'après les instructions (figure 5) envoyées à son chancelier (Juan Martínez del Castillo).



FIG. 3. et 4. – Photos G. Multigner.

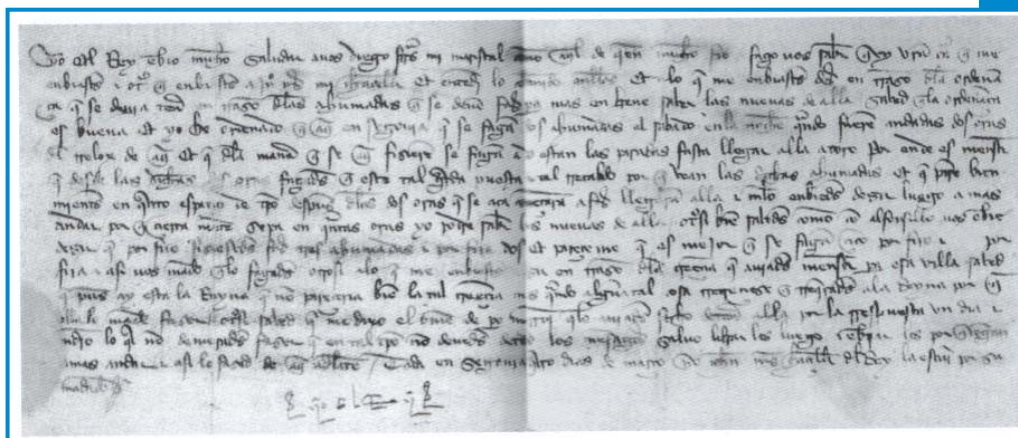


FIG. 5.

La photo de la figure 6 (avec l'ingénieur et historien des télécommunications, José María Romeo, en premier plan) représente en arrière-plan le monticule *El Perruno* (866 m) sur lequel s'élève la tour de télégraphie optique de Lutero (n°14 de la Ligne Mathé de Madrid à Irún) à Almenara de Adaja (Valladolid). Il s'agit d'une éminence semblable à celles utilisées par la ligne d'*ahumadas* précitée. À proximité du monticule, d'ailleurs, on retrouve un « Chemin des Ahumadas » et un lieu-dit « Les Ahumadas ».

Il semble opportun d'ajouter que l'emplacement de cette tour de télégraphe sur une ancienne position de signaux n'est pas un cas unique. Ainsi sur la Gaceta (J.O.) du 14 août 1844 (figure 7) on peut lire, à propos de l'établissement de la ligne Madrid – Cadix, *Ils ont tracé des lignes pour la mise en place*



Fig. 6. – José María Romeo.

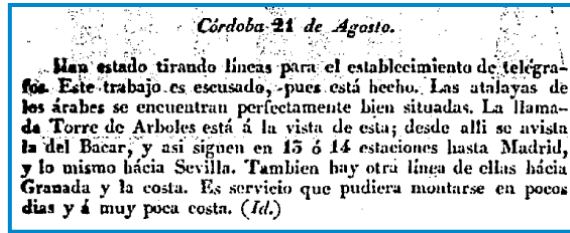


FIG. 7.

du télégraphe. On peut se dispenser de ce travail car il est déjà fait. Les atalayas des arabes se trouvent parfaitement situées (souligné par mes soins) [...].

Que ce soit du haut d'une tour, objet préférentiel de cette communication, ou du sommet d'une colline, qu'il s'agisse de feu la nuit ou de fumée le jour, la finalité poursuivie par les signaux émis n'offre aucun doute : il s'agit d'avertir de l'arrivée de l'ennemi, de prévenir au plus vite la population d'un danger imminent pour qu'elle se mette à couvert. Mais les signaux visibles, convenus au préalable, n'épuisent pas le répertoire de possibilités qui se complètent, simultanément ou alternativement, par des communications personnelles (émissaires à cheval, par exemple) ou par des messages sonores. C'est le cas des sons transmis au moyen de l'*añafil* (figure 8).

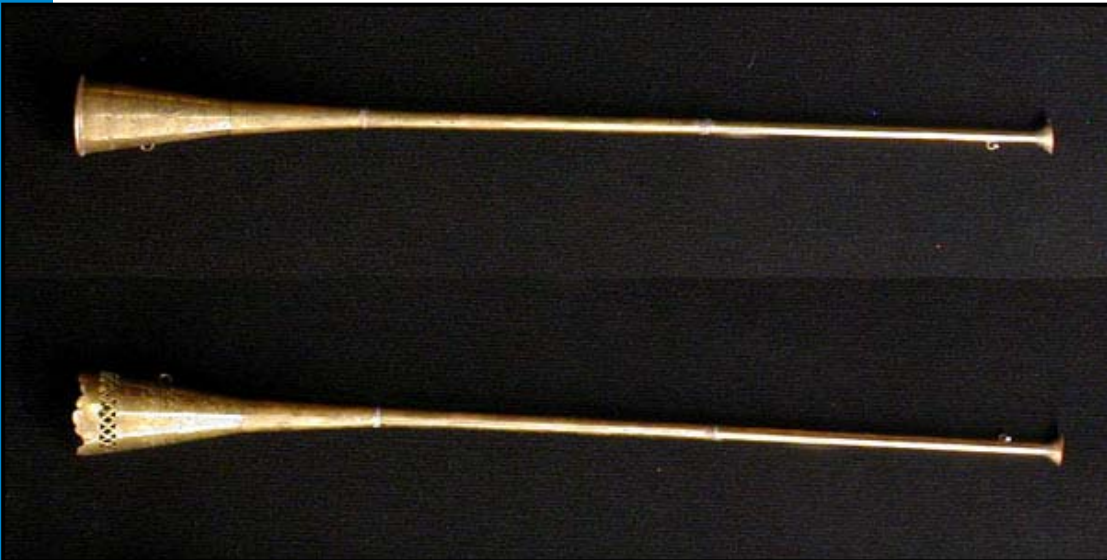


Fig. 8. – Añafil. Fundación Joaquín Díaz (Urueña, Valladolid), <http://www.funjdiaz.net/museo/ficha.php?id=98>.

La transmission de signaux visibles (*alimara*) et sonores (*añafil*) est représentée comme suit (figures 9 et 10, respectivement) sur une brochure qui illustre la tour Almudaina (dans le Comtat, à l'intérieur de la province d'Alicante), construite en pisé dans la première moitié du XIII^e siècle. On observe nettement sur les photos (figures 11 et 12) de cette dernière les *mechinales* (boulins) des aiguilles.

Les sources documentaires et archéologiques, musulmanes et chrétiennes, fournissent aux spécialistes des informations d'où nous pouvons obtenir des renseignements concernant les systèmes de communication employés.

Ainsi, d'après Oliver Asín (1928, 500, figure 13), les musulmans d'Espagne ont très souvent fait appel aux *almenaras* et aux *ahumadas* ; les *ahumadas des maures* sont fréquemment mentionnées dans les chroniques, bien que ces procédés ont été aussi utilisés à toutes les époques (nous en avons eu un aperçu) et d'une façon plus systématique au XV^e et au XVI^e siècle :

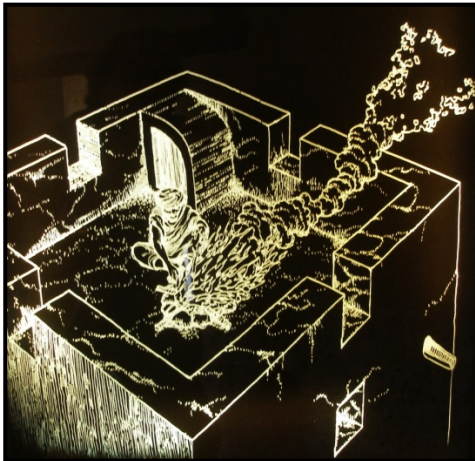
Fig. 9. – *Alimara* (Torre Almudaina).Fig. 10. – *Añafil* (Torre Almudaina).

Fig. 11. et 12. – Almudaina. Photos Gilles Multigner.

§ 60. Los musulmanes de España emplearon muchísimo este procedimiento de comunicación. Las citas de “ahumadas de moros” aparecen a cada momento en nuestras Crónicas. Para Hernando del Pulgar es una “costumbre de los moros” (1). No obstante, también los cristianos las usaron en todas las épocas de guerras con los moros y de una manera más sistemática en los siglos XV y XVI (2). A fines de este siglo asistimos todavía a una inauguración del viejo telégrafo de señales: Már-

Fig. 13.

Un des principaux dangers était le *ribat* (voir « Termes et toponymes »). Mais pendant cette longue période, les attaques, plus ou moins subites, venaient de part et d'autre. Dans son étude sur le sujet, Oliver Asín (1928, 497-502, 390-395) nous rapporte comment chez les musulmans les signaux de fumée ou de feu se complétaient par les sons de l'*añafil* et du tambour et par des cris qui indiquaient le genre d'attaque subie.

Chez les chrétiens, les signaux émis depuis les *almenaras* se complétaient parfois avec l'emploi d'*hachos*, agités verticalement. Si l'ennemi faisait son apparition sur la côte sa présence était signalée d'après un code par autant de fumées ou de feux que de bateaux corsaires, suivis d'autres signaux s'ils mettaient pied à terre, tandis que l'on faisait sonner le tocsin. Les cloches, autant celles qui logeaient dans les églises que d'autres installées *ex profeso* dans les forteresses, furent utilisées de très bonne heure pour alerter du danger ; ce qui suscita différentes modalités (codes) et ordonnances. On dépêchait aussi des cavaliers pour prévenir de vive voix les tours voisines et, le cas échéant, on mettait le feu aux pièces d'artillerie. Il y avait aussi des signaux de sécurité et d'autres pour signaler que la surveillance était assurée.

À propos des *almenaras*, Oliver Asin (1928, 498, figure 14) rapporte un fait surprenant : d'après la description qu'en faisait, au début du XIV^e siècle, un certain Xihabodín Benalomari, les signaux de feu ou de fumée émis depuis ces tours sont perçus *moyennant des télescopes et des lunettes qui permettent d'observer ce qu'il y a devant ou derrière elles*.

(1) He aquí cómo describe lo que es una almenara Xihabodín Benalomari (siglo XIV) en su *Tarif* (edición del Cairo, 1312 hégira, pág. 199) : "Son las almenaras unos puestos desde los cuales se levanta fuego de noche y humo de día para señalar los movimientos militares de los tártaros cuando éstos intentan penetrar en el país en son de guerra o simplemente para hacer algaras. Estos fuegos o humaredas que se levantan sirven de señales por las que se conocen las diferentes situaciones del enemigo, su número, etc., tal y como se divisan desde las almenaras mediante telescopios y anteojos que permiten observar lo que hay enfrente y detrás de ellas. Alzanse las almenaras, ya sobre las cumbres de los montes, ya sobre edificios altos construidos *ex profeso*, y están situados desde los puntos extremos del Islam hasta la capital del imperio, de modo que

FIG. 14.

À cette date-là, il doit s'agir aussi d'instruments *avant la lettre* !

Les archives historiques renferment de nombreuses dispositions promulguées par les rois d'Aragon et de Castille avant l'unification du pays sous Ferdinand et Isabelle.

Dans le *Llibre dels feits* (dont le plus ancien des manuscrits conservés date de 1343) Jaime I d'Aragon raconte les événements de son règne (1229-1276).

Al tercer día de estar en Mallorca congregamos a nuestras naves y taridas, que arribaron felizmente, sin novedad ni ningún daño. Y prevenimos nuestra táctica por si venían los sarracenos, acordando plantar nuestras atalayas de modo que lo supiésemos en la villa antes de que se nos echasen encima.

Nos dijo también en la carta que nos envió que, si lo atacaban, encendería dos hogueras como señal de que empezaba el ataque; y si no se daba el combate, encendería una. Esto ocurría el mismo día en que el alcaide tenía que rendirnos el castillo.

Después de cenar, subimos al terrado del castillo de Cullera; y cuando se hubo puesto el sol —estábamos en el mes de agosto— encendieron una hoguera y, poco después, otra. Nos dedujimos, según la carta que nos había enviado, que los atacaban. Así, man-

En cuanto el día fue aclarando, hicimos tocar las cornetas y ellos salieron de los atrincheramientos y empezaron a escalar. Los sarracenos, que oyeron que tocaban las cornetas y advirtieron el bullicio de la hueste, empezaron a dar gritos y tocaron su añafil³²⁴.

no íbamos más que treinta y cinco caballeros y él nos tendió una trampa, con siete emboscadas de moros y muchos ballesteros con adargas, haciendo gran estrépito con cuernos y añafles. Y si no hubiera sido porque nuestro Señor nos defendió de él, nos hubiera matado y confundido. Y capturó y se llevó a dieciocho cristianos que habíamos mandado para que guarnecieran una torre que había más allá del castillo.

FIG. 15.

À plusieurs reprises, il fournit des renseignements sur les atalayas, le nombre de bûchers allumés (code) où les añafles des sarrasins (figure 15).

Dans les *Partidas*, le grand ouvrage juridique du moyen-âge espagnol, rédigé entre 1256 et 1285, environ, Alfonso X el Sabio fixe les rétributions que les sentinelles doivent percevoir en raison des risques qu'ils encourent par leur métier ; ou bien il énumère les qualités requises par le personnel (velas, sobrevelas, rondas, atalayas, escuchas), au service du château (figures 16a et 16b).

Le 10 juin 1308, dans une lettre adressée au procureur du royaume de Valence, le petit-fils de Jaime I, Jaime II d'Aragon, lui donne des instructions pour réduire le nombre *d'alimares établi pour alerter*

d'une éventuelle entrée des maures dans le pays (figure 17), et lui fournit le nouveau code (figure 18) qui devra être distribué par ses soins parmi les châteaux et autres lieux.

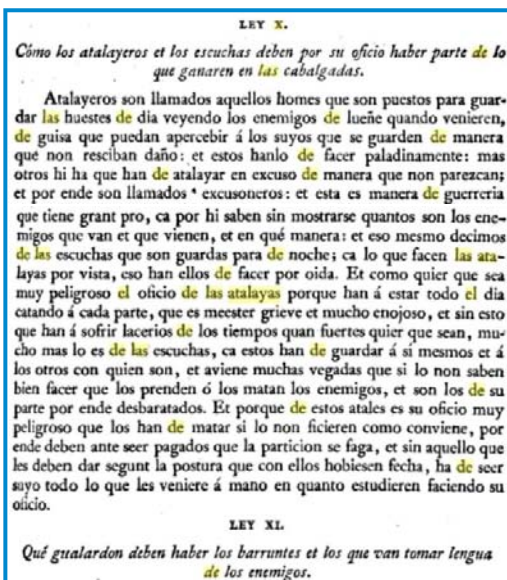


Fig. 16a.

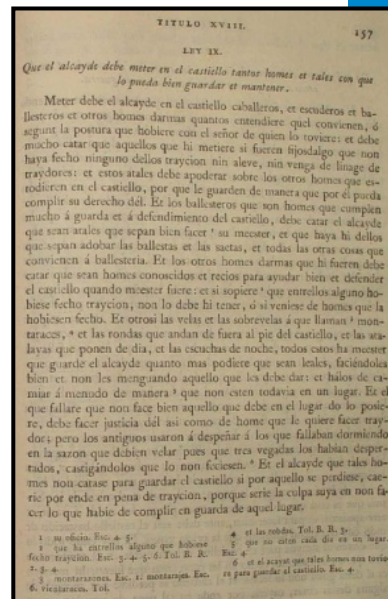


Fig. 16 b.

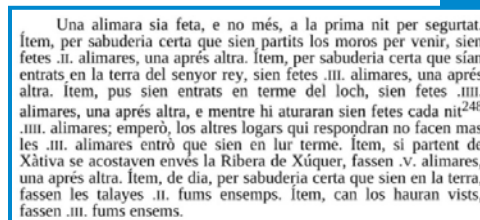
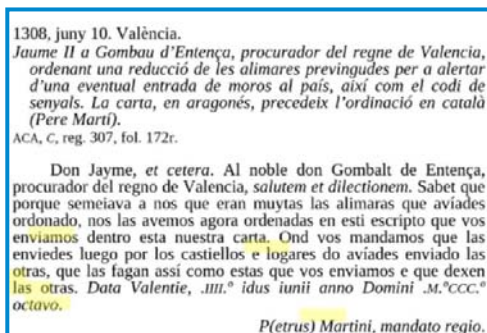
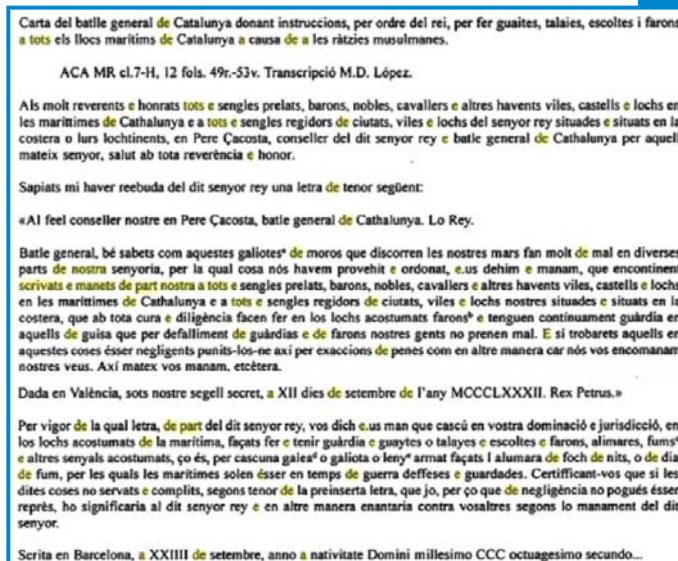


Fig. 17. et 18. – Collection documentaire de la chancellerie d'Aragon.

Le 24 septembre 1382, c'est au tour du Bailli général de Catalogne de donner, sur ordre du Roi (Pedro IV d'Aragon), des instructions pour guetter, surveiller, observer et éclairer toutes les places maritimes de Catalogne à cause des razzias musulmanes tout en ordonnant aux différents responsables d'y placer des gardiens, vigies ou guetteurs, sentinelles et fanaux, *alimares* et fumées et autres signaux habituels... (figure 19).

Fig. 19. *Historia Medieval de Catalunya. Universitat de Barcelona, 2005, 96.*



Signaux maritimes

En 1429-1430, Alfonso V d'Aragon et Juan II de Castille sont en guerre. Ce dernier arme une flotte de vingt galères, trente vaisseaux, cinq baleiniers et une caraque pour combattre son cousin. L'amiral de Castille, Don Fadrique édicte, en 1430, une ordonnance (figure 20) portant règlement de l'escadre et des différents signaux à employer. Dix-sept chapitres sur trente-neuf correspondent aux signaux rudimentaires (lanternes, bannières, pavillons, trompettes...).

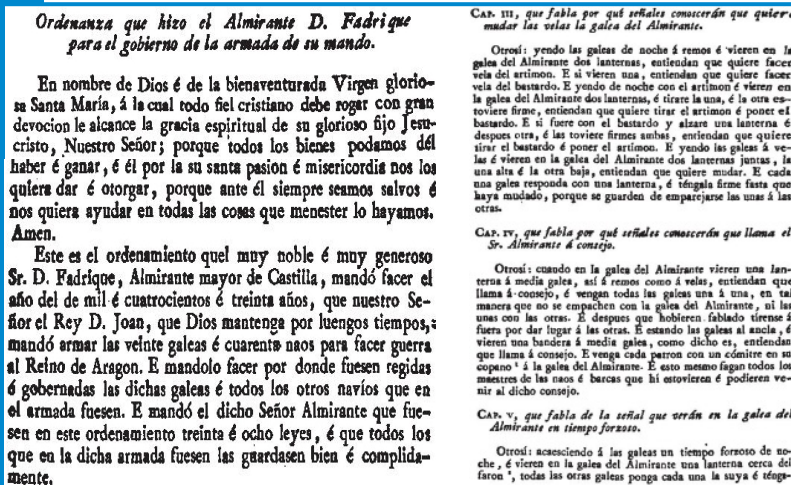


Fig. 20. *Colección de los viajes y descubrimientos [...] 1825, Apéndice, 407-422.*

Le 13 septembre 1497, peu de temps après la conquête de l'Alhambra, la dernière enclave du pouvoir musulman dans la péninsule ibérique, les Rois Catholiques prescrivent leur *Instruction* pour la surveillance de la côte du Royaume de Grenade, disposition suivie, le 1^{er} août 1501, d'une *Provision Royale*, qui réorganisait le système établi et élargissait la juridiction, jusqu'alors limitée à Malaga, aux démarcations de Grenade et Almería. En somme, entre l'Almanzora et Gibraltar, environ 476 km de côte, 71 tours et 175 hommes. Dans son étude monographique, Alfonso Gámir analyse en détail le contenu de cette réglementation, qui porte sur le nombre de guetteurs et autres factionnaires (*requeridores, visitadores, escribanos, secuestradores, alcaldes, guardas, escuchas, atajadores*), leurs emplacements, responsabilités et rétributions.

La deuxième édition (1988) de cet ouvrage (la première date de 1943) est précédée d'une *étude préliminaire* de José Luis Barea Ferrer. La lecture de cet exorde mène à une constatation quelque peu surprenante : les pages XVIII à XXIII, constituent un plagiat littéral d'un ouvrage de Fernand Braudel (la plupart des textes compris entre les pages 599 à 608 de l'édition de *La Méditerranée [...] reprise dans la bibliographie*).

V — ESPAGNE MODERNE (xvi-xviii^e)

Le péril barbaresque (autrement dit, la piraterie et la course), qui s'intensifie à partir de la chute de Constantinople, est une constante de la Méditerranée du xvi^e au xix^e siècle, jusqu'à la conquête française de l'Algérie.

Les mesures prises sous les règnes de Charles Quint (1516-1558) et de ses successeurs, impliqués dans maintes confrontations ici et là dans le vaste territoire de l'empire, pour faire face à la situation qui frappe le littoral péninsulaire et insulaire espagnol, s'avèrent insuffisantes. Ceci malgré le développement de la défense côtière déjà entreprise par les Rois Catholiques.

L'arrivée au pouvoir de Charles V coïncide avec la conquête d'Alger par les frères Barberousse (au service du Turc et alliés de François 1^{er}), dont les troupes ravagèrent, entre autres, les côtes d'Espagne. Les îles Baléares et le Levant espagnol souffrirent d'innombrables razzias (parmi les plus brutales, celles de Valence et Oliva en 1529, Mahón en 1535 ou Ciudadella [Minorque] en 1558) ; où des attaques en force, tel que le débarquement, plus tard, à Altea, en 1584.

Malgré les recommandations de ses conseillers et les insistantes requêtes de son épouse Isabelle pour conjurer ce danger constant, ce n'est qu'en 1535 que l'empereur se décida à attaquer La Goulette (figure 21) et à libérer les 20 000 captifs chrétiens retenus à Tunis (définitivement repris en 1574, sous Philippe II) par les Ottomans, ce qui n'empêcha pas que Barberousse lui file entre les doigts. Il se retrouve face à face avec lui en 1541 devant Alger, mais cette fois la flotte et les troupes impériales essuient une cuisante défaite.

L'historien Robert C. Davis (*British Slaves on the Barbary Coast* http://www.bbc.co.uk/history/british/empire_seapower/white_slaves_01.shtml) estime qu'entre 1530 et 1780, environ 1 250 000 européens ont été enlevés, et soumis à l'esclavage, principalement dans les places d'Afrique du Nord, surtout à Alger. Le nombre de morts s'élèverait à plusieurs millions.

L'inquiétude exprimée en 1552 aux Cortès de Monzón, en présence du futur Philippe II, au sujet de la sécurité du littoral méditerranéen, à une époque où les côtes du royaume de Valence étaient durement secouées (figure 22), donna un nouvel élan à l'adoption, de la part des vice-rois, de différentes dispositions, concernant la construction de nouvelles tours et forteresses (figure 23), la réforme des anciennes, ainsi que l'organisation de la défense. Parmi elles, les *Ordinacions de la guarda marítima del regne*, du duc de Maqueda, Bernardino de Cárdenas y Pacheco, du 13 février 1555 ; et les *Ordinacions tocants a la custodia y guarda de la costa marítima del*



FIG. 21. – La Goulette. Photo Gilles Multigner.



FIG. 22. – Tour de San José, érigée en 1790 à l'île de Tabarca, ancien refuge de corsaires barbaresques. Photo Gilles Multigner.

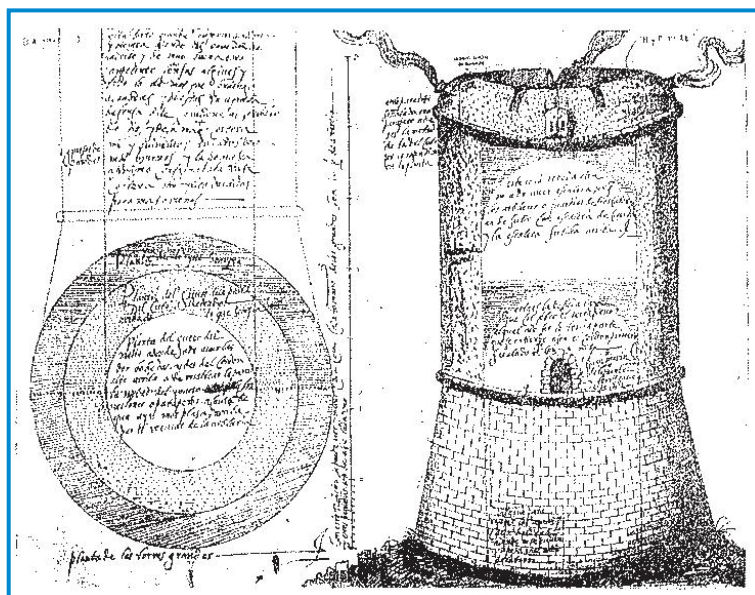


FIG. 23. – Tour de guet au XVI^e siècle, d'après le modèle dessiné par Juan María de la Puente.

Regne de València, de Vespasiano Gonzaga Colonna (lignée Sabbioneta) du 22 septembre 1576. Les réalisations qui découlent des instructions précédentes sont associées aux noms des ingénieurs de fortification italiens Giovanni Battista Calvi (1525-1565) et Giovanni Battista Antonelli (1545-1616). Cent ans plus tard, le 28 juin 1673, un autre Vespasiano Gonzaga (lignée Guastalla), comte consort de Paredes de Navas, approuve, une nouvelle réglementation portant aussi le même titre que la précédente.

L'illustration de la figure 24 indique l'emploi des cloches dans les différents clochers et des feux du haut des différentes tours en cas d'alarme, tandis que la suivante (figure 25) précise le nombre de feux et de fumées à élever et la façon dont les soldats doivent s'y prendre pour avertir dans ces mêmes circonstances.

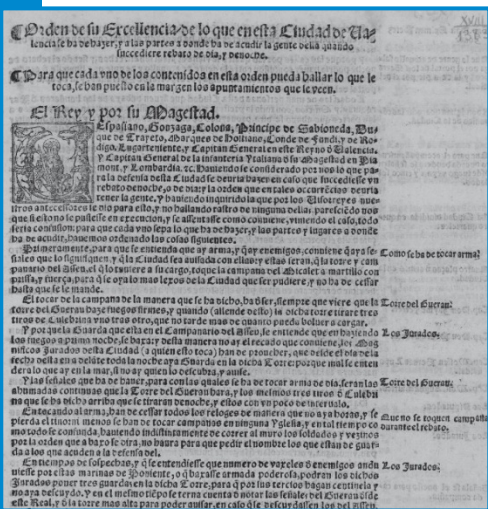


Fig. 24. – Ordonnance 1576.

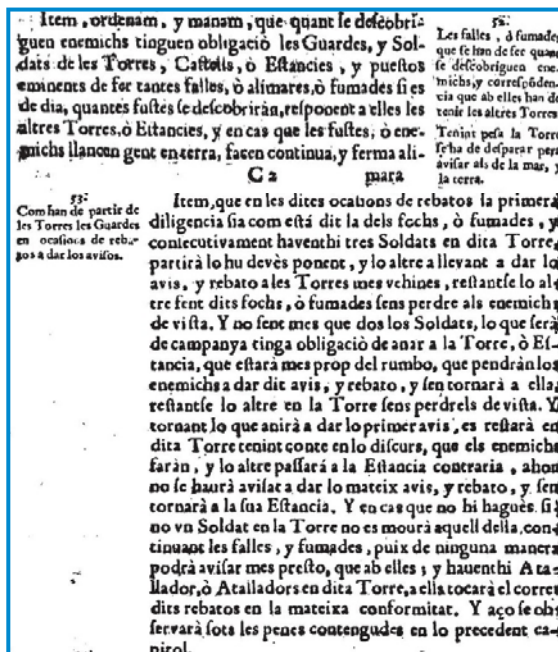


Fig. 25. – Ordonnance 1673.

Don Miguel de Cervantes y Saavedra

Le 22 avril 2016, l'Espagne commémorait le cinquième centenaire de la mort de son plus grand écrivain, l'auteur de l'universel *Don Quichotte de la Manche*.

Ce n'est pas le hasard qui conduit Cervantès à inclure dans le chapitre LXIII de la deuxième partie de son ouvrage une séquence de l'ouï j'extrais le paragraphe suivant :

« *Le général voulait demander quels étaient ces coups de fouet et ce désenchantement de Dulcinée, quand le marin de quart s'écria : « Le fort de Monjuich fait signe qu'il y a un bâtiment à rames sur la côte, au couchant. » À ces mots, le général sauta dans l'entre-pont. « Allons, enfants ! dit-il, qu'il ne nous échappe pas. Ce doit être quelque brigantin des corsaires d'Alger que la vigie signale. » Les trois autres galères s'approchèrent de la capitane, pour savoir ce qu'elles avaient à faire. Le général ordonna à deux d'entre elles de prendre la haute mer, tandis qu'il irait terre à terre [NDLR : en longeant la côte] avec la troisième, de façon que le brigantin ne pût les éviter* » (1837, 657).

Et pour cause. Il connaissait bien le sujet, et particulièrement ces « corsaires d'Alger » où il avait été captif pendant cinq ans (entre 1575 et 1580) !

Quant au fort de Monjuich, ou Monjuïc ou encore Montjuic(h), d'où étaient émis les signaux en question, il s'agit, vraisemblablement, du *Farell* où tour de surveillance érigée sur cette atalaya à une date imprécise entre 1022 et 1073. Sa physionomie est connue de longue date, car représentée sur différents cartes nautiques, telles que celles de Gabriel Vallseca (1449, figure 26), Joan Oliva (1592, figure 27) et surtout le dessin d'Anton van Wyngaerde de 1563 (figure 28). Le *Farell* a été démantelé pour construire la forteresse qui occupe aujourd'hui son emplacement, où, vers 1850, on installait le télégraphe optique de la ligne de Mathé dont le tracé passait par Barcelone.



FIG. 26. Sandra Sáenz, 2009.



FIG. 27. Sandra Sáenz, 2009.

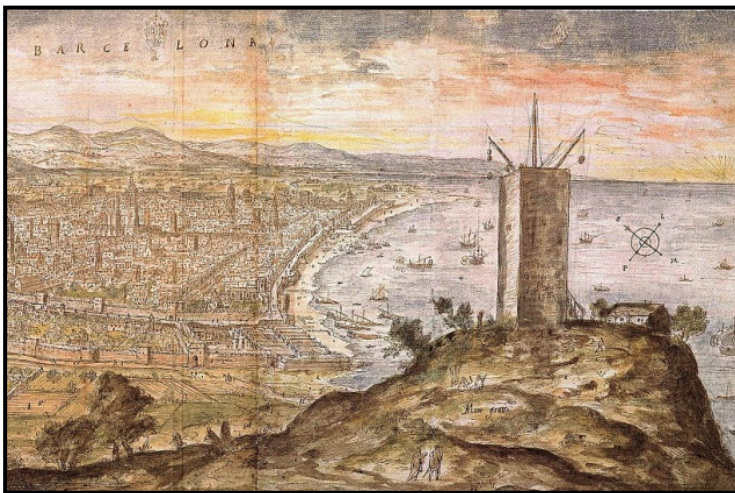


FIG. 28. – Détail,
<http://www.urbanity.es/foro/edificios-en-general/13102-documentacion-grafica-ciudades-y-edificios-espanoles-20.htmls>.

Sur les trois représentations graphiques ci-dessus, on apprécie nettement les boules, voiles, pavillons, flammes, employés pour faire les signaux évoqués par Miguel de Cervantès, moyennant un système et un code qui ne sont pas parvenus à notre connaissance mais qui, d'après les chroniques, auraient près d'un millénaire...

Le littoral et *La Huerta d'Alicante*

La province d'Alicante rassemble sur son territoire (figure 29) un nombre élevé de tours appartenant, suivant la classification établie par Campos Pardillos (2010-11, 7) à trois types différents :



FIG. 29.

a) tours de guet de la côte, qui s'étalent sur le littoral (figures 30 et 31) :



FIG. 30. – Tour du *Barranc d'Aigues* ou de la *Loma de Reixes*. Photo Gilles Multigner.



FIG. 31. – Tour de l'*Illeta* ou de *Campello*. 2^e moitié du XVI^e, restaurée en 1991. Photo Gilles Multigner.

b) tours de guet et de défense des noyaux de population – plutôt vers l'intérieur – (figure 32) :



FIG. 32. – Tour du monastère de *Santa Faz* (Ing. G.B. Antonelli). Photo Gilles Multigner.

c) tours de guet et de refuge, plus connues sous le nom de *torres de la huerta* (tours de la plaine – terre fertile et irriguée, de culture maraîchère et fruitière) à proximité de la ville d'Alicante (figures 33 et 34). Construites la plupart de ces dernières dans la deuxième moitié du XVI^e siècle et au long du XVII^e, leur finalité était semblable à celle des *torres de alquería* (tours de ferme ou de hameau) que l'on retrouve, par exemple, dans la province de Valence, sauf que celles-ci étaient moins rapprochées les unes des autres que les tours de la *huerta* d'Alicante, auxquelles on adossa un logement, à travers lequel

s'effectua alors l'accès à la tour proprement dite (les bâtiments de construction récente qui encerclent la tour de la figure 34 – actuellement au beau milieu du centre commercial Torre Golf – cachent le logement adossé qui complète l'ensemble, réformé en 1963) ;



FIG. 33. – Tour *El Ciprer*.
Photo Gilles Multigner.



FIG. 34. – Tour *Castillo/Ansaldó*.
Mauro/D.García. Photo Gilles Multigner.

Archipel des Baléares

Les îles Baléares n'échapperont pas, loin de là, comme il a déjà été signalé, aux incursions barbaresques et à leurs méfaits. C'est ainsi que pour essayer de protéger Majorque, fut érigée à Portopí, la « Tour de signaux », dont l'existence est attestée déjà avant 1344. D'après Sánchez Terry 2003, 37) et Sáenz López-Pérez (2009, 335-337), le système consistait en deux bras horizontaux orientés un vers le levant l'autre vers le couchant, à l'extrémité desquels on accrochait, en fonction de la provenance des navires, une ou deux boules (jusqu'à six à la suite d'un nouveau règlement adopté le 6 mars 1607) en bois goudronné, pour en indiquer le nombre. À partir de 1613, la tour remplit une deuxième fonction : celle de phare. Le 7 décembre 1746, le système incorporait des pavillons pour fournir plus ample information, d'après le code repris sur la figure 35. En 1820, les boules étaient supprimées et remplacées par 30 combinaisons de pavillons, modifiées en 1834. Le service de guet fut supprimé le 1^{er} juillet 1971... Sur la figure 36, on apprécie le système employé à partir de 1820, ainsi que la lanterne du phare.

Por un navío, se pondrá una bola a media asta,
Por dos, en la extremidad del asta
Por tres, la bola en la extremidad del asta y además se izará una bandera en lo alto de la torre.
Por una escuadra, se levantarán dos bolas en las extremidades de las dos astas y la bandera al lado del levante o poniente, según de donde vengan los barcos.
Si fueran galeras, la única modificación sería que las banderas en vez de ponerse en lo alto de la torre, se izarán en las astas cuando fueran más de dos .

FIG. 35.



FIG. 36. *Schez. Terry, détail couverture.*

Le savant majorquin Joan Binimelis (Manacor 1538 – Palma 1616), vers la fin du XVI^e, conçut un système de surveillance, qui perfectionna un réseau préexistant ; composé d'une chaîne de tours où d'atalayas émettant des signaux de fumée le jour et de feu la nuit pour prévenir de l'arrivée des navires, dont le nombre est indiqué par celui des foyers allumés et par la durée de ceux-ci, il fut utilisé pendant les deux siècles suivants.

Dans son livre (1989) sur les tours et les pirates dans les îles *Pityuses* (Ibiza, Formentera et plusieurs îlots), Eduardo Posadas rapporte les instructions transmises, en 1744 et en 1805 (figure 37), par le Gouverneur militaire d'Ibiza, concernant les signaux de feu et de fumée, voire les coups de canons, à effectuer, en cas d'apercevoir des embarcations suspectes...

Del código de señales que se empleaba en estas comunicaciones, bien fuera con humo o con llama, nos da idea el escrito que transcribimos a continuación, enviado por el Gobernador Militar de Ibiza al capitán de la compañía de Milicias de Formentera, dándole instrucciones al respecto⁶, con fecha 6 de marzo de 1744.

«Instrucción de lo que deberá observar el capitán de la Formentera: Que en caso de haber embarcaciones sospechosas me hará un fuego por cada embarcación en el lugar que más conveniente le parezca; y en caso de que dicho capitán se sospechase de algún desembarco deberá apagar los fuegos, y después de medio cuarto de hora hará dos fuegos y los mantendrá una hora y media, que será la señal de sospechase de desembarco, y si dicho capitán se halla sitiado en la iglesia me mantendrá un fuego encima de la iglesia, y porque la señal sea más cierta de que el dicho se halla sitiado en la iglesia, apagará el fuego por tres veces un cuarto de hora por cada vez; bien entendido que de día se podrá comprender en el humo y de noche en la lumbre.»

El que sigue⁶, que tiene el mismo origen y destino que el anterior, y aunque no lleva fecha puede datarse en 1805, nos pone de manifiesto el papel de enlace que desempeñaba la torre del Espalmador entre los dos sistemas alertadores formenterenses e ibicenco.

«Luego que se aviste desde esa isla escuadra o convoy, hará V.m. la seña que le parezca más fácil a los torreros del Espalmador, para que estos hagan ahumadas desde encima de la torre si fuera de día, y hogueras si fuera de noche, a las cuales deberá corresponder la torre del Espalmador, y si no lo practicara la torre del Espalmador disparará un cañonazo, y de allí a un rato otro si no se le corresponde; en todo lo cual tendrá V.m. enterados a los torreros de la expresada del Espalmador, encargándoles la más puntual vigilancia de todo.»

Fig. 37. – Instructions militaires 1744 et 1805.

Autres systèmes moins connus

Outre les dispositifs, visuels la plupart, qui viennent d'être ébauchés, d'autres systèmes, sonores à l'occasion, ont été (et le sont encore) utilisés en Espagne, à des fins plus pacifiques... À ce titre, on peut citer le *Silbo gomero* (figure 38), langage sifflé (semblable à celui, aujourd'hui disparu, de la vallée d'Aas) employé par les Aborigènes canariens et adapté plus tard à la langue espagnole ; ou la *Txalaparta* (figure 39), instrument de percussion associé dans le pays basque à l'appel aux réjouissances lors de la préparation du cidre.



Fig. 38. – *Silbo gomero*.
Estampe éditée
par le Gouvernement des Canaries
(1997).
Dessin de Manolo Cardona.

Fig. 39. – Illustration jeu de cartes. *Caja Vital Kutxa.*

VI – ESPAGNE CONTEMPORAINE

Il y a, du VII^e au XVIII^e siècle, un étroit rapport entre la baleine et les Basques, autant à Iparralde qu'à Hegoalde. On en retrouve la trace des deux côtés de la frontière, entre autres dans les atalayas où se postaient les guetteurs pour prévenir les pêcheurs de l'arrivée des cétacés ou bien pour qu'ils changent de cap si le retour au port s'annonçait dangereux. L'*Atalaya Peña del ballenero*, au sommet du mont Ulía, sur la baie de Saint-Sébastien et le plateau de l'*Atalaye* (figure 40), à Biarritz, ont été témoins de ces épopées. Sur ce dernier se dressait la tour de *La Haille* (du nom du combustible utilisé) ; et sur la colline d'en face,

la tour de *La Humade*, d'où les gardiens alertaient les marins en mettant le feu à de la paille humide. Et des deux côtés de la frontière, on apercevait aussi le télégraphe aérien et le télégraphe optique, aujourd'hui disparus comme les tours qui les ont précédés. Sur l'*Atalaye*, le télégraphe Chappe remplacé en 1860 par le sémaphore. Sur le haut du mont Urgull, face au mont Ulía, la tour Mathé (figure 41) de la ligne Madrid – Irún, inaugurée le 2 octobre 1846.

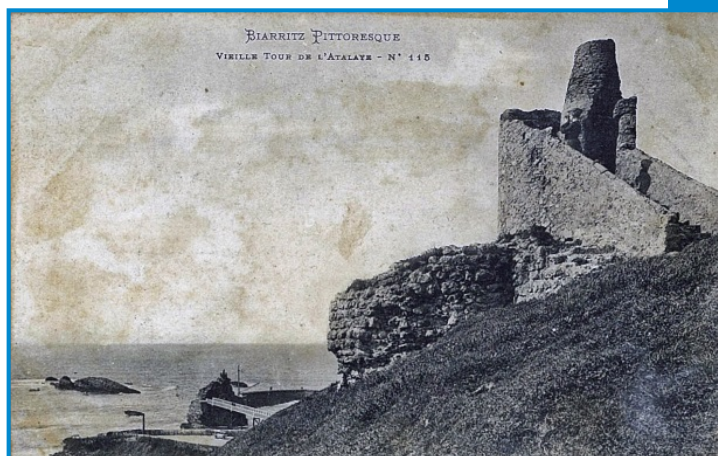


FIG. 40. – Tour de La Haille (dite à tort de La Humade), rasée en 1943, sur le Plateau de l'Atalaye.



FIG. 41. – Détail d'une toile conservée au Musée municipal de San Telmo, dont le titre est *Naufrage dans la baie de la Concha le 15 mars 1840*. On distingue la tour du télégraphe Mathé, malencontreusement inauguré 6 ans et demi plus tard...



Fig. 42. – XVIII^e siècle.

À l'autre extrémité de la péninsule, à Cadix, une autre tour, la plus haute (45 m) parmi la large centaine qu'on retrouve à la « tacita de plata » (coupe d'argent), allait jouer un rôle important dans la vie de la ville pendant plus d'un siècle et demi. Il s'agit de la tour *Tavira* (figures 42 et 43), du nom du lieutenant de frégate Aureliano Tavira, nommé *Vigía Mayor* (Grande Vigie). La tour et ses guetteurs avaient pour but de surveiller l'activité du port. Déclarée tour officielle de guet en 1778, le lieutenant Tavira prenait soin de noter l'arrivée, le départ, le chargement et toutes sortes d'informations (provenance, destination, commandant, armateur, etc.) concernant les embarcations de passage à Cadix. Ces notes devinrent une publication hebdomadaire manuscrite en 1789, pour se transformer en imprimé quotidien (le *Diario Marítimo de la Vigía*, figure 44) dès 1798, jusqu'en 1936.

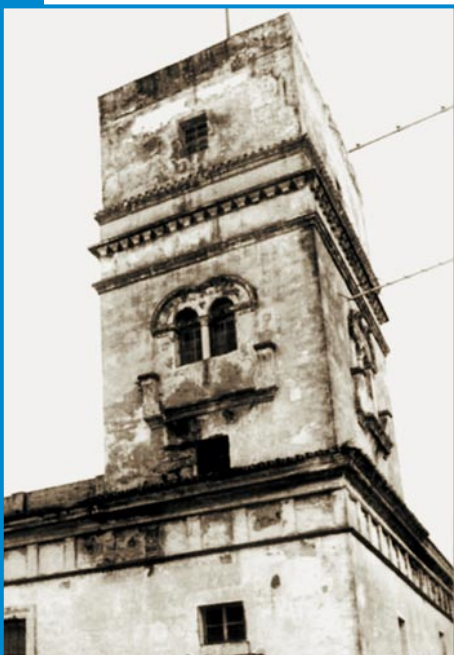


Fig. 43. – XIX^e siècle.

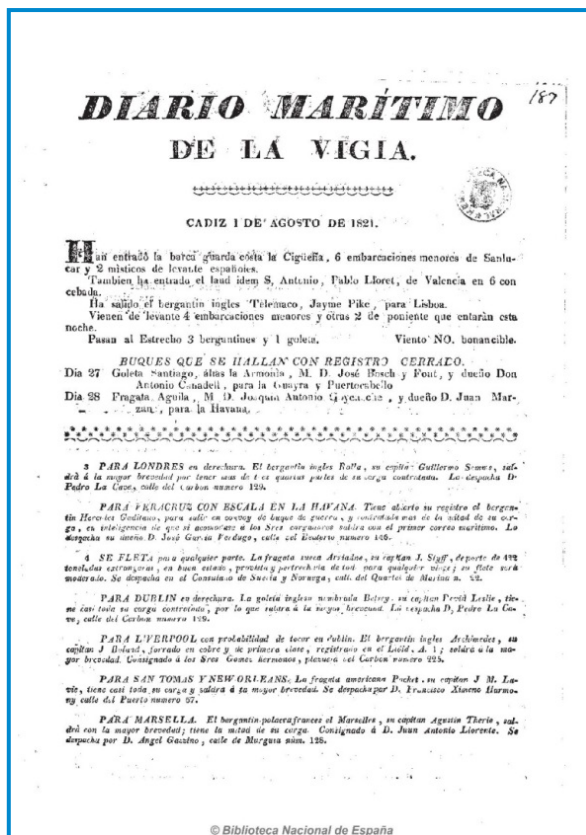
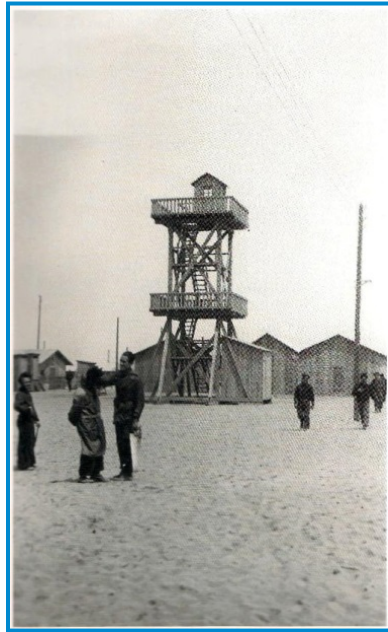


Fig. 44.

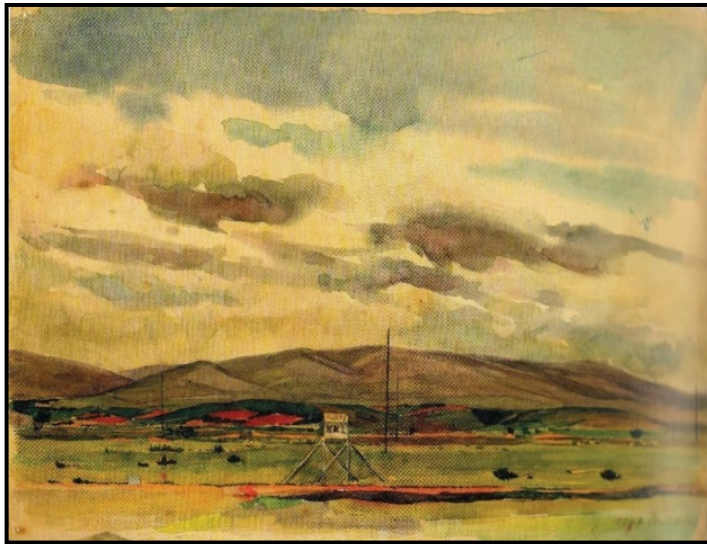
Au XIX^e siècle, la mission des tours et des vigies s'orientait vers la répression de la contrebande. En 1835, la loi budgétaire fait état de 840 factionnaires tandis que le mémoire budgétaire de 1837 recense 756 postes de guet.

Mémoire historique

Je souhaiterais conclure ce parcours sur les tours de surveillance avec une réflexion sans paroles, en ce temps où les réfugiés sont, de nouveau, une dramatique réalité ; une réflexion en images, extraites d'un splendide ouvrage, *Enllà de la patria/Au-delà de la patrie. Exil et internement en Roussillon (1939-1948)*.



Le Barcarès, 1939. Ph. A. Chauvin.



Rivesaltes, 1947. G. Scholz.

Remerciements

- Cristina García Urteaga de Vivar ;
- Arturo Mohino Cruz ;
- Pablo Schnell ;
- Jean Surjus ;
- Arancha Villar Domené (Patronato Costa Blanca) ;
- Marielo, José Manuel y Pablo (Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert) ;
- Pilar Domínguez.

Bibliographie

- X EL SABIO (Alfonso), *Las siete Partidas*, 1555.
- Archives départementales des Pyrénées orientales, *Enlâ de la patria/Au-delâ de la patrie. Exil et internement en Roussillon (1939-1948)*, Perpignan, Éditions Trabucaire, 2011.
- Auteurs classiques latins : Appien, César, Pline, Tite Live, Végèce.
- BELLOC (Alexis), *La télégraphie historique. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 2^e éd., Paris, 1894.
- BERROCAL RANGEL (Luis), « La defensa de la comunidad sobre las funciones emblemáticas de las murallas protohistóricas en la península ibérica », in *Gladius*, XXIV, 2004, p. 27-98.
- BRAUDEL (Fernand), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1990.
- BRU CASTRO (Miguel Ángel) & SCHNELL QUIERTANT (Pablo), « Reflexionando sobre los orígenes andalusíes de la Atalaya de Torreledones » in *Actas de las décimas jornadas de patrimonio arqueológico en la Comunidad de Madrid*, Comunidad de Madrid, 2014, p. 93-104. <http://www.madrid.org/bvirtual/BVCM019137.pdf>
- CAMPOS PARDILLOS (Antonio), *Torres y fincas de la huerta de Alicante* [2013], in <http://www.plinthus.es/p/torres-y-fincas-de-la-huerta-de-alicante.html>. *Casas y torres de la huerta* [2010-2011], in <http://www.alicantevivo.org/2010/08/casas-y-torres-de-la-huerta-1.html>
- CARRERAS Y CANDI (Francisco), « Correos y telegrafía óptica ibéricos », in *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. CVII, n°107, 1935, p. 495-507.
- CARRILLO Díaz-PINES (José Ramón), « Torres Baeticae: una reflexión arqueológica », in *Anales de Arqueología Cordobesa*, 10, 1998, p. 33-86.
- CERVANTES SAAVEDRA (Miguel de), *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la manche*, traduction par Louis Viardot, J.-J. Dubochet, 1837 (tome 2, p. 654-665). https://fr.wikisource.org/wiki/L%2%80%99Ing%3%A9nieux_Hidalgo_Don_Quichotte_de_la_Manche/Deux%3%A8me_partie/Chapitre_LXIII
- CERVANTES SAAVEDRA (Miguel de), *Nouvelles Exemplaires*, traduction et édition nouvelle par M. l'Abbé S. Martin de Chassonville, à Lausanne et à Genève, 1744. <https://books.google.es/books?id=I7MGAAAQAAJ&pg=PR45&lpg=PR45&dq=Cervant%3%A8s+%2B+pr%3%A9face+%2B+Nouvelles+Exemplaires&source=bl&ots=KtWA3gz1Di&sig=yW6FYV-UvTrnLfCqWa1JciosvSE&hl=es&sa=X&ved=0ahUKEwIP7f2WwqXNAhVJtBQKHVGYd7UQ6AEIqJAF#v=onepage&q=Cervant%3%A8s%20%2B20pr%3%A9face%20%2B20Nouvelles%20Exemplaires&f=false>
- CHAPPE L'AÎNÉ, *Histoire de la télégraphie*, Le Mans, 1840.
- CORZO SÁNCHEZ (Ramón), « La segunda guerra púnica en la Bética », in *Habis*, n°6, 1975, p. 213-240.
- FERNÁNDEZ ÁLVAREZ (Manuel), *Carlos V, el César y el hombre*, Madrid, Espasa, 1999.
- FORTEA PÉREZ (Javier) & BERNIER LUQUE (Juan), *Recintos y Fortificaciones ibéricas en la Bética*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1970.
- GÁMIR SANDOVAL (Alfonso), *Organización de la defensa de la costa del Reino de Granada*, Granada, Universidad de Granada, 1988.
- GARCÍA BELLIDO (Antonio), « Bandas y guerrillas en las luchas con Roma », in *Hispania*, 21, 1945.
- GAYA NUÑO (Juan Antonio), « Atalayas cristianas de la frontera », in *Archivo español de Arte*, t. XVII, Madrid, CSIC, Instituto Diego Velázquez, 1944, p. 124-130.
- GIL ALBARRACÍN (Antonio), « Fortificaciones para la defensa de la costa del Reino de Valencia » in *Castillos de España*, n°156-157-158-159, Año LVI, 2009-2010, p. 22-50.
- JAIME I, *Libro de los hechos*, Madrid, Gredos, 2003.
- JIMÉNEZ ESTRELLA (Antonio), « Una frágil frontera de piedra : las tenencias de fortalezas y su papel en la defensa del reino de Granada (siglo XVI) », in *Manuscrits. Revista d'Història Moderna*, 24, 2006, p. 45-71.
- *Id.*, « Ejército permanente y política defensiva en el reino de Granada durante el siglo XVI », in García Hernán Enrique & Maffi, Davide (coord.), *Guerra y sociedad en la monarquía hispánica. Política, estrategia y cultura en la Europa moderna (1500-1700)*, Madrid, Ed. Laberinto Fund. Mapfre y CSIC, 2006, t. I, p. 579-610.
- JIMÉNEZ ESTEBAN (Jorge) & PÉREZ TORRES (José Luis), « Las torres de alquería de la huerta valenciana », in *Castillos de España*, n°156-157-158-159, Año LVI, 2009-2010, p. 79-85.
- LÓPEZ DE COCA CASTAÑER (José Enrique), « Financiación mudéjar del sistema de la vigilancia costera en el reino de Granada (1492-1501) », in *Historia, Instituciones, Documentos*, n°3, 1976, p. 397-416.
- *MADRID del siglo IX al XI*, Madrid, Comunidad de Madrid. Consejería de cultura. Dirección general de patrimonio cultural, 1990.
- MAÑANES (Tomás) & VALBUENA (Felipe), « Torres y fortalezas medievales al Sur del Duero en la provincia de Valladolid », in *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*, t. XLIII, Valladolid, 1977, p. 111-126.
- MARTÍ (Ramón), FOLCH (Cristian) & GIBERT (Jordi), « Fars i torres de guaita a Catalunya : sobre la problemàtica dels orígens », in *Arqueologia Medieval*, núm 3 (2007), p. 30-43.
- MORET (Pierre), « Fortins, "tours d'Hannibal" et fermes fortifiées dans le monde ibérique », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, Tome 26-1, 1990, p. 5-43. http://www.persee.fr/doc/casa_0076-230x_1990_num_26_1_2558
- OLAECHEA LABAYEN (Juan B.), « Un código medieval de señales marítimas, evolución del código marítimo y sus afinidades con los códigos documentarios », in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, t. LXXXII, n°3, Madrid, julio septiembre 1979, p. 437-448.
- OLIVER ASÍN (Jaime), « Origen árabe de rebato, arrobda y sus homónimos. Contribución al estudio de la historia medieval de la táctica militar y de su léxico peninsular », in *Boletín de la Real Academia Española*, XV, 1928, I (p. 347-395) & Conclusión (p. 496-542).
- POSADAS LÓPEZ (Eduardo J.), *Torres y piratas en las Islas Pitiusas*, Formentera, Consell Insular d'Eivissa i Formentera. Consellería de cultura, 1989.
- REBUFFAT, RENÉ, « Végèce et le télégraphe Chappe », in *Mélanges de l'École Française de Rome, Antiquité*, T. 90, n°2, 1978, p. 829-861.

- REQUENA AMORAGA (Francisco) & GARCÍA MAS (Alfredo), « Las torres de vigía y defensa de la provincia de Alicante de los siglos XVI y XVII », in *El Salt. Revista del Instituto alicantino de cultura Juan Gil-Albert*, invierno 2010, p. 4-15.
- ROMEO LÓPEZ (José María) & ROMERO FRÍAS (Rafael), « Comunicaciones mediante señales ópticas en la Edad Media », in *VI Congreso de la Sociedad Española de Historia de las Ciencias y de las Técnicas*, Segovia, 9/13.9.1996.
- ROMEO LÓPEZ (José María), « Historia de las telecomunicaciones », in *Exposición histórica de las telecomunicaciones*, Madrid, Secretaría General de Comunicaciones, Ministerio de Transportes, turismo y comunicaciones, 1990, p. 17-30.
- SÁENZ LÓPEZ-PÉREZ (Sandra), « Las voces silenciosas de las torres de señales: un sistema de comunicación mediterráneo ahora perdido », in *Anales de historia del arte*, 2009, Volumen extraordinario, p. 323-337.
- SÁNCHEZ RIVERA (José Ignacio) & GONZÁLEZ FRAILE (Eduardo), « Los telégrafos ópticos de la línea del Norte : Itinerario de ruinas », in *V Jornadas sobre el paisaje*, 1992, p. 319-335.
- SÁNCHEZ TERRY (Miguel Ángel), *El faro medieval de Portopí*, 2003. http://www.porttarragona.cat/dmdocuments/Faro_de_Portopi.pdf
- TEMBOURY ÁLVAREZ (Juan), *Informe sobre las torres almenaras de la costa de Málaga*, texte dactylographié, 196-?
- *TORRE Almudaina*, MARO/Diputación de Alicante/Ayuntamiento de Almudaina, 2009.
- VICTORIA OJEDA (Jorge), « Celando el horizonte marítimo. Las vigías en las costas de Yucatán durante la Administración española », in *Revista de Historia Naval*, 2005, n°98, año XXIII, p. 7-25.
- VIVAS PÉREZ (Miguel Ángel), « La transmisión de mensajes mediante señales ópticas: Una visión de conjunto », in *Actas del III Congreso de Castellología Ibérica*, Guadalajara, 2005, p. 399-418.
- WOOLSCROFT (David J.), *Roman military signalling*, Stroud, Tempus, 2001.

Termes et toponymes

AHUMADA : signal de fumée depuis un lieu élevé.

ALCANDORA : anciennement, bûcher ou toute sorte de flamme allumée comme signal.

ALFAR : apocope d'**alfaro**?

ALFARO : vraisemblablement de l'arabe *al-faruh* (le phare ou l'atalaya).

ALGARA : technique guerrière des arabes, semblable au **rebato** (favorite du Cid) ; attaque subite sur les côtes méditerranéennes de la péninsule des corsaires africains et turcs, surtout pendant les XVI^e et XVII^e siècles. La différence entre *algarada* et *rebato* réside dans le nombre de combattants (celui de l'*algarada* est supérieur) [D'où « *algarada* » = *vacarme*]. Dans les deux cas, ils ont recours au *torna-fuye* : ils attaquent ; on donne l'alarme ; on leur fait face ; ils semblent vouloir fuir ; mais ils se retournent rapidement et prennent les poursuivants au dépourvu ; puis, ils semblent fuir à nouveau, et ainsi de suite...

ALIMARA : signal fait avec de la fumée ; pl. *alimaras, alimares*. Synonyme d'**ahumada**.

ALMENAR : ustensile qui consiste en un pied en fer qui soutient une rondelle avec des pointes où on cloue des torches pour illuminer.

ALMENARA : feu allumé comme signal sur les **atalayas**, tours ou autres lieux pour avertir ; tour où l'on installe le bûcher.

ALMERÍA : vraisemblablement de l'arabe *al-Miraya* (à son tour de *Mara ā*) = *mirador*, tour de guet.

AN(N)UBDA : de l'arabe *al-nubda* (invitation). Au Moyen Âge, service (souvent obligatoire pour les *infanzones* [hidalgos] et chevaliers) de surveillance (habituellement à cheval) des châteaux frontaliers, villes et environs. Voir aussi **vigilia** et, en Catalogne, **guaita**, **guarda** ou **mirall(es)**.

AÑAFIL : de l'arabe (*an*)*naḥīr*, trompette mauresque très longue, utilisée aussi en Castille.

ARREBATAR/ARREBATO : arracher/emportement. De l'arabe **ribat**.

ARROBDA : de l'arabe *arrābīta/arrobī* (singulier/pluriel) [voir **ribat**]. Groupe de cavaliers qui font la surveillance en dehors du château ou du camp pour prévenir l'armée de l'imminence du danger. Dans un sens encore plus précis, surveillance nocturne. Terme présent dans le *Cantar del Mio Cid* (1207).

ARROBT : terme arabe. D'après l'historien perse El Beladori (IX^e siècle), sentinelle à cheval chargée de faire la garde pendant la nuit.

ATALAERO : voir **atalayador**, **atalayero**.

ATALAYA : de l'arabe *aṭ-ṭalay'a* ; vigie [guetteur] ; tour d'où l'on surveille dans le lointain [tour de guet] ; position élevée d'observation.

ATALAYAR : observer ou pouvoir observer le terrain depuis une **atalaya** ou depuis une place ou position quelconque.

ATALAYADOR : appliqué à celui qui *atalaya* [qui guette, guetteur].

ATALAYERO : homme qui servait dans l'armée dans des positions avancées pour surveiller l'ennemi.

ATALEAR : voir **atalayar**.

ATALLADOR : en catalan ancien, espion, explorateur (vigie ?).

BARRUNTE : espion, indicateur.

BUJALARO : vraisemblablement de l'arabe *bury-al-arud* (tour d'Arud).

BUJARRABAL : selon certaines sources, de l'arabe *bury-al-ribad* (tour à l'extérieur). Je pencherais plutôt vers « **ribat** ».

ESCUCHA : sentinelle qui pendant la nuit se rapproche des positions ennemies pour les observer. En catalan = **escolta** (pluriel = *escoltes*).

ESPEJEL : voir acception suivante.

ESPEJO : vraisemblablement de la racine latine *specula-ae* (place d'observation, lieu élevé, hauteur, **atalaya**, montagne... ; *speculari* = observer d'en haut, épier ; *speculator* = messenger). Nombre de toponymes issus de cette racine, tels qu'*espeja*, etc. En espagnol actuel, *espejo* = miroir, glace.

ESPILL : en catalan, miroir. Mais vraisemblablement de la racine latine précitée.

ESQUILA, ESQUILÓN : petite, grande cloche.

FACHO : en galicien, élévation du terrain où, pour prévenir de l'arrivée des ennemis, on allumait des bûchers. Du latin, *fax-facis* (torche).

FAR : phare, en catalan ; tour d'observation.

FARDA (de la mar) : impôt pour supporter les frais des « gardiens des tours de la côte » (XVI^e siècle).

FARELL : vraisemblablement dérivé de **far**.

FARELO : vraisemblablement dérivé de **far**.

FARO : phare.

FARON : fanal.

FUEGO : feu.

GUAI(Y)TA : en catalan, guetteur.

GUARDA : vigie ; sentinelle, en catalan ; garde, gardien, en espagnol.

GUARDIA : protection ; action de garder ; particulièrement, action de surveiller, par exemple, dans un poste militaire ; ensemble de soldats ou de gens armés qui défendent ou surveillent un poste ; garde, en espagnol. Autres acceptions aujourd'hui. En catalan **Guàrdia** = gardien.

HACHERO : **atalaya** ; vigie qui fait des signaux depuis un monticule (*hacho*).

HACHO : torche (morceau de bois résineux ou mèche en sparte goudronnée que l'on allume d'un bout pour éclairer). Monticule situé sur la côte, utilisé dans le passé pour y faire des signaux). Synonymes : *hacha*, *hachón*.

HARO : rapport vraisemblable avec **faro** (phare).

HARIZA : rapport vraisemblable avec **haro**.

HOGUERA : bûcher.

HUMADA : voir **ahumada**, **almenara**.

LENGUA (tomar) : s'informer (littéralement : prendre langue).

MIRALLES : vraisemblablement pluriel du mot catalan *mirall* (miroir) [ancien français = *mirail*] qui dériverait (comme les mots français et espagnol *miracle* et *milagro*) du latin *miraculum*, attribué à « un poste/tour d'observation ou de surveillance ».

MONTFAR : mont + **far** (phare en catalan) = tour de surveillance ou de défense.

MUDÉJAR : musulman qui habite en territoire reconquis mais conserve biens et religion.

RÁBIDA : nom espagnol appliqué au **ribat**.

RÁBITA : nom espagnol appliqué au **ribat**. Au pluriel, *Arroba* ; voir **arrobt**. Le terme a évolué pour signifier le groupe de cavaliers qui faisait des **algaras** en pays infidèle ou qui surveillait la forteresse-monastère de l'extérieur, surtout la nuit. Les attaques de ces rābitas sont devenues des **ribats**, d'où **rebato**.

RÁPITA : nom espagnol appliqué au **ribat**.

REBATO : de l'arabe **ribat**. Attaque subite des musulmans qui forment des petits groupes, principalement pour pratiquer le pillage (d'où l'expression *llamar*, ou *tocar*, *a rebato* [sonner le tocsin]).

RIBAT : verbe arabe = professer dans une institution musulmane établie pour défendre et surveiller la frontière des infidèles ; implicitement attaque ; le lieu où l'on place des troupes ; forteresse-monastère où logent les troupes qui défendent la frontière.

Source de cette institution : Djihad/Chihad/Yihad, ou précepte de la guerre contre les infidèles – Défense des frontières des territoires conquis par le **ribat** (surveillance et combat des infidèles) – Construction de forteresses appelées **ribat** où se partageaient vie religieuse et vie militaire. Ces enceintes disposaient, entre autres, d'une haute tour ou **almenara**, qui servait de télégraphe de signaux pour communiquer avec d'autres plus éloignées [...] Aussitôt que les vigies de l'**almenara** apercevaient l'ennemi, ils allumaient les bûchers sur le haut de la tour pour prévenir du danger les villages les plus proches, tandis qu'au son des **añafles** et des tambours [*atambores*] les moines guerriers se préparaient au combat (Oliver Asin). Les moines guerriers disparaissent entre les XI^e et XII^e siècles. Sites, villes, etc., issus de ribat : Rabat ; Ribat de Monastir, de Sousse ; La Rábida...

ROBDA : XII^e siècle. Terme employé dans les *Partidas* (XIII^e siècle). Possible origine du nom de La Roda (Albacete). Voir **arrobdá**.

ROLDA : évolution de **robda**. Voir **arrobdá**.

RONDA : évolution de **rolda**. Voir **arrobdá**. D'après Oliver Asin, « ronde » serait un prêt espagnol de **ronda**.

ROQUETA : fortification. Tour construite dans la forteresse.

SOBREVELA : voir **guardia**.

TALAI(Y)A : pluriel = talai(y)es. En catalan, vigie, guetteur. Voir **atalaya**.

VELA : surveillance de la sentinelle ; guetteur.

VIGÍA : guetteur ; poste de guet.

VIGILIA : veille.

TORDEHUMOS : tour de fumées.